

## L'à-peu-près et le provisoire dans le dernier Kracauer

Sabina Loriga

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1222>

DOI : 10.4000/elh.1222

ISSN : 2492-7457

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 5 septembre 2017

Pagination : 113-120

ISBN : 978-2-271-11657-4

ISSN : 1967-7499

### Référence électronique

Sabina Loriga, « L'à-peu-près et le provisoire dans le dernier Kracauer », *Écrire l'histoire* [En ligne], 17 | 2017, mis en ligne le 28 septembre 2020, consulté le 29 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1222> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1222>

---

Tous droits réservés

# L'à-peu-près et le provisoire dans le dernier Kracauer

---

## I

Pendant des décennies, Siegfried Kracauer s'est livré à l'étude de phénomènes «mineurs». Il a sans cesse cherché les détails, les marges, ce qui est dévalorisé<sup>1</sup>. Convaincu que, pour pénétrer l'esprit d'une époque, les manifestations «de surface» sont aussi nécessaires que les élaborations intellectuelles les plus profondes, il a scruté les boulevards, les théâtres, les cinémas ou les salles d'attente. Dès le milieu des années 1920, il a analysé les métamorphoses de la grande ville (Francfort, où il est revenu résider et travailler à partir de 1921, et Berlin de 1930 à 1933), notamment celles qui sont liées à la naissance de la culture de masse, à travers l'étude des parades militaires, de la mode, de la photographie de presse et du culte des stars. Durant son exil à Paris, entre 1933 et 1937, il a analysé le monde de l'opérette afin de revenir sur le processus d'assimilation des Juifs. Débarqué à New York, il a traité le cinéma comme un symptôme de la situation sociale et politique de l'Allemagne de l'après-guerre. L'approche

de Kracauer doit beaucoup au projet de Georg Simmel d'une «herméneutique de la surface<sup>2</sup>». Comme il l'écrit en 1927 dans «Ornement de la masse», «le lieu qu'une époque occupe dans le processus historique se détermine de manière plus pertinente à partir de l'analyse de ses manifestations discrètes de surface qu'à partir des jugements qu'elle porte sur elle-même. Ceux-ci, en tant qu'expression des tendances du temps, ne sont pas des témoignages concluants sur l'état d'esprit global du siècle. Les premières, de par leur caractère inconscient, donnent directement accès au contenu fondamental de la réalité existante<sup>3</sup>». À cause de son attention pour les figures secondaires et marginales ainsi que pour les objets délaissés, Walter Benjamin l'a défini comme un «chiffonnier trouble-fête» toujours mécontent qui, «au petit jour, grognant, un peu saoul, soulève avec son bâton des chiffons de discours, pour les jeter ensuite dans sa charrette<sup>4</sup>».

Dans les dernières années de sa vie, sa prédilection pour les phénomènes

mineurs s'exprime surtout dans la définition de l'histoire comme pensée de l'antichambre, intrinsèquement provisoire. En 1966, dans *History. The Last Thing Before the Last*, texte inachevé qui sera publié à titre posthume, Kracauer interroge les fondements de la connaissance historique grâce à un va-et-vient entre la grande tradition historiographique et

les nouveaux phénomènes de la modernité (notamment la photographie et le cinéma)<sup>5</sup>. Resté longtemps presque clandestin, cet ouvrage a été l'objet ces dernières décennies d'un fort regain d'intérêt<sup>6</sup>. Sans souhaiter l'aborder ici en termes généraux, je me bornerai à montrer le glissement de la petite histoire à l'histoire provisoire.

## II

Tout d'abord, le titre : *History. The Last Thing Before the Last*. Loin d'être seulement intrigant et ironique, il est un clin d'œil à un différend plus ancien entre deux « sismographes » : Jacob Burckhardt et Friedrich Nietzsche<sup>7</sup>.

Ce dernier, qui avait suivi à Bâle les cours sur l'histoire du premier et s'en était largement inspiré, avait profondément admiré l'historien de l'art<sup>8</sup>. Cependant, Burckhardt était resté toujours réservé, voire circonspect. Sans doute, cette réticence touchait à deux raisons fondamentales. La première concernait la vertu de la conscience historique. Tout comme Nietzsche, et avant Nietzsche, Burckhardt était fermement convaincu que, pour être indépendants, il faut également être inactuels : ce n'est qu'en s'abstenant de son époque que l'on peut « garder – comme un non-polites (*Nicht-Polites*) se tenant à l'écart – le sens historique de son propre temps, contre celui-ci<sup>9</sup> ». Mais, contrairement à celle de Nietzsche, son inactualité ne jetait aucun discrédit sur la conscience historique. Pour lui, l'étude du passé ne contribue pas à comprendre le présent et ne peut pas servir d'instrument pour la connaissance de l'avenir, car celui-ci

ne prend forme que lorsqu'il a lieu (il n'est d'ailleurs guère souhaitable de connaître l'avenir, puisque la volonté ne peut se développer que lorsqu'elle vit et agit spontanément). Toutefois, même si la contemplation historique n'a pas de valeur exemplaire, elle constitue une forme de connaissance personnelle qui aide à vivre : « Elle représente notre liberté d'esprit au milieu de l'immense contrainte des choses et de l'empire des nécessités<sup>10</sup>. » D'autre part, Burckhardt ne partageait pas la quête de grandeur de Nietzsche. Il pensait, en particulier, que la réflexion proposée au paragraphe 325 du *Gai Savoir* – « Qui saura jamais atteindre à la grandeur s'il ne sent en lui-même la force et la volonté de causer de grandes douleurs<sup>11</sup>? » – contenait une dangereuse propension à la tyrannie. Il exprimait plus amplement son point de vue dans une célèbre lettre à l'historien Ludwig Pastor : « Je n'ai jamais été un adorateur de l'homme sans scrupule et des *out-laws* de l'histoire et je les ai plutôt considérés comme des *flagella Dei* [...]. J'ai suivi et j'ai davantage cherché ce qui donne du bonheur et qui crée, ce qui vivifie, et je crois avoir reconnu tout cela dans bien d'autres choses<sup>12</sup>. »

Ce double *dissensus* revient dans les échanges épistolaires entre Burckhardt et Nietzsche. Dans une lettre du 25 février 1874, le premier commentait les *Considérations inactuelles* en ces termes : «Ma pauvre tête n'a jamais le moins du monde été à même de bien réfléchir comme vous sur les raisons ultimes, sur les fins dernières, et sur ce qui est souhaitable pour la science historique<sup>13</sup>.» Cinq ans plus tard, le second intitulait un chapitre d'*Humain, trop humain* «Des premières et des dernières choses». En réponse à l'envoi de l'ouvrage, Burckhardt écrivait :

J'ai bien reçu, par l'intermédiaire de M. Schmeitzner, le supplément d'*Humain*, et c'est avec un nouvel étonnement sur la libre plénitude de votre esprit que je l'ai lu et grignoté. Comme chacun sait, je n'ai jamais pénétré dans le temple de la véritable pensée, mais suis resté ma vie durant à m'amuser dans la cour et les salles du *peribolos*, où règne le figuré au sens le plus large du terme. Mais justement, même pour des pèlerins aussi nonchalants que je le suis, votre livre est pourvu à chaque page de la façon la plus riche qui soit. Toutefois, là où je ne

peux vous accompagner, je regarde avec un mélange de peur et de plaisir avec quelle assurance vous vous promenez sur les crêtes vertigineuses, et je cherche à me faire une image de ces choses que vous devez voir dans les profondeurs et les lointains.<sup>14</sup>

Enfin, le 10 septembre 1883, Burckhardt réagissait en ces termes à *Ainsi parlait Zarathoustra* :

Pour moi, c'est une jouissance tout à fait particulière que d'écouter quelqu'un proclamer à haute voix, du haut d'un observatoire me surplombant, les horizons et les profondeurs qu'il aperçoit. Je me rends compte ainsi combien j'ai vécu superficiellement jusqu'à présent et que, du fait de mon naturel peu diligent, je resterai certainement comme je suis : car à mon âge on ne change plus, on devient tout au plus vieux et plus faible.<sup>15</sup>

Avec ces professions de modestie assez agressives, Burckhardt refusait le projet de chercher «les premières et les dernières choses», et défendait bec et ongles la nature provisoire de l'histoire.

### III

Le personnage choisi par Kracauer pour entrer dans le monde des avant-dernières choses est Érasme, ou, plus exactement, l'Érasme raconté par Johan Huizinga dans un ouvrage qui, en 1924, marqua une date non seulement dans les recherches érasmiennes, mais dans la conception même de la biographie, pour la tentative de l'auteur de mettre ses pas

dans ceux d'Érasme, de le comprendre *par le dedans*<sup>16</sup>. Érasme est dépeint comme un réaliste qui a une faim insatiable pour la connaissance des *realia*, mais qui crée un monde hors de son temps, loin du «glorieux monument de la civilisation chrétienne du Moyen Âge, avec son essence mystique, sa sévère structure hiérarchique, sa symétrie

magnifiquement fermée<sup>17</sup>». C'est un homme convaincu que les affaires humaines sont plus importantes que les diatribes doctrinaires. Ainsi, il n'aime pas les affirmations définitives. Sa réserve et son hésitation l'éloignent de toute forme d'héroïsme, mais il ne s'agit pas de qualités purement négatives. Elles découlent également de la « conscience du caractère impénétrable de l'essence de toutes les choses, [du] respect de l'ambiguïté de tout ce qui existe. [...] Il voit partout la nuance, le glissement du sens des mots<sup>18</sup> ». À travers la personne d'Érasme, Huizinga exprime sa méfiance à l'égard

des règles générales et son admiration pour la fluidité de la pensée historique. Pour lui, l'ambiguïté de la vérité interdit également tout projet de résurrection intégrale du passé. Comme il l'écrit, en 1926, dans son texte sur la tâche de l'historien : « Sur la tombe de Michelet, on a écrit ces mots : "L'histoire est une résurrection", et Taine a dit : "L'histoire, c'est voir à peu près les hommes d'autrefois." [...] Ce qui est important est le "à peu près"<sup>19</sup>. » Il s'agit d'une résurrection qui a lieu dans le domaine des rêves, faite de figures insaisissables, de mots compris à moitié.

## IV

Dans son dernier ouvrage, Kracauer reprend à sa manière l'image du *peribolos* ainsi que celle de l'*à-peu-près*. Il souligne trois caractères du monde historique. Tout d'abord, celui-ci est formé par des faits intrinsèquement contingents, ce qui empêche toute prévision ; il est par conséquent exclu de l'associer au principe déterministe. Ensuite, il est potentiellement infini : il fut en gestation dans une obscurité lointaine et donne sur un avenir illimité. Enfin, il ne contient pas de sens déterminé. Ses caractéristiques ressemblent à la nature des matériaux qui le tissent. En d'autres termes, le contenu du monde historique renvoie à la vie dans sa plénitude, telle que nous la vivons communément, jour après jour. Pour cette raison, l'historien est représenté comme Orphée qui, pendant sa descente aux Enfers, ramène les morts à la vie : les morts écouteront-ils ses formules enchanteresses et ses évocations ? S'il se retourne par crainte de les perdre,

il les perdra assurément. Mais « n'est-ce pas à ce moment même [que l'historien] prend possession d'eux pour la première fois – au moment où ils s'éloignent pour toujours, pour s'évanouir dans une histoire de sa propre création<sup>20</sup> ? »

Kracauer ne se laisse pas impressionner par la nature précaire et incertaine du monde social, et donc par le caractère provisoire de la vérité historique. On pourrait même dire l'inverse : il n'est pas attiré vers l'histoire en dépit, mais en raison de ce caractère provisoire. Il le dit d'emblée dans son hommage à Érasme : « Tout ce qu'il fit et fut avait affaire avec ce qui est humain<sup>21</sup>. » Érasme avait mis son espoir dans une réforme de l'Église. « Mais, comme son aversion pour les formules et les recettes au contenu figé le poussait à garder ses idées à l'état fluide, si l'on peut dire, ces dernières ne se déposaient pas en un programme institutionnalisé et ne pouvaient pas le faire<sup>22</sup>. » Il le redit dans la

dernière page, à travers la valorisation du personnage de Sancho Pança aux dépens de celui de Don Quichotte: une utopie profane, «de l'entre-deux, une *terra incognita* dans les creux des pays qui nous sont familiers<sup>23</sup>».

Kracauer craint ce qui est définitif. Comme Burckhardt, il préfère les avant-dernières choses. De la même manière qu'Érasme, il déteste les affirmations catégoriques, le geste qui fixe les pensées définitivement: «La vérité cesse d'être vraie dès lors qu'elle se fait dogme<sup>24</sup>», car elle perd l'ambiguïté qui caractérise la vérité. Pour affirmer ses droits, l'histoire doit accepter cette précarité de la vérité, le fait d'être suspendue à un niveau beaucoup plus bas que ceux des sciences de la nature, de la philosophie de l'histoire ou de l'art. Elle occupe un espace moyen, hybride, qui touche la vie quotidienne, marqué par ce qui est précaire, indéterminé et changeant: «[Les propositions] que nous inspire notre intérêt pour la réalité historique [...] partagent leur caractère intrinsèquement provisoire avec le matériau qu'elles enregistrent, et qu'elles pénètrent<sup>25</sup>.» Loin de viser une règle ou une loi concernant toute la réalité, l'histoire cherche à lier le particulier au général, de la façon la plus complexe possible: on peut la définir comme une articulation, où le concret et l'abstrait se rencontrent et deviennent une seule et même chose.

Le destin précaire du monde historique est lié à la nature hétérogène et discontinue du temps chronologique. Pour Kracauer, sous l'apparente uniformité de l'époque pullulent des temps de densité différente (cela vaut sur les plans individuel et collectif: au sein des classes sociales, des peuples, des générations, etc.), et on ne peut pas interpréter

cette pluralité temporelle avec les concepts réducteurs de «progrès» ou de «retard», qui présupposent un temps linéaire et continu. À la différence de son ami Joseph Roth, qui croyait à l'enchantement de la chronologie, il pense que le temps du calendrier est un récipient vide, indifférent, qui emmène avec lui une masse d'événements déconnectés. Comme l'avait déjà noté Wilhelm Dilthey, chaque époque n'est qu'un conglomérat précaire de tendances, d'aspirations et d'activités indépendantes les unes des autres<sup>26</sup>. Elle se compose d'événements incohérents et disparates: certains ne connaissent pas l'existence des autres, d'autres n'apparaissent que par contraste, d'autres encore semblent être relativement peu influencés par le *Zeitgeist* – par exemple, les intérieurs des maisons si surchargés de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ne s'accordent pas avec les pensées développées à la même époque. Pour cette raison, si la période est une unité, il s'agit d'une unité articulée, fluide et fondamentalement indéfinissable: «D'unité spatio-temporelle signifiante, la voici devenue une sorte de lieu de rendez-vous pour rencontres de hasard<sup>27</sup>.» Des historiens de l'art ont montré qu'elle pullule d'anachronismes, de cas d'extraterritorialité chronologique, de débordements temporels. Pour Henri Focillon, spécialiste de l'époque médiévale, chaque forme artistique a son propre tableau de marche, son propre rythme: «L'histoire de l'art nous montre, juxtaposées dans le même moment, des survivances et des anticipations, des formes lentes, retardataires, contemporaines de formes hardies et rapides<sup>28</sup>.» Pour sa part, l'historien du monde préhispanique George Kubler développe cette intuition jusqu'à vider

la notion de temps chronologique: «Voir l'instant en coupe fait penser à une mosaïque de pièces à des stades de développement différents [...] plutôt qu'à un schéma rayonnant conférant leur signification à toutes les pièces<sup>29</sup>.» Dans cette perspective, Kracauer insiste sur le fait que certains événements simultanés appartiennent à des *âges* différents; il faudrait alors, plutôt que de la «marche du temps», parler de la «marche des temps<sup>30</sup>», au pluriel. On pourrait dire que, pour lui, le monde

historique ressemble à la petite salle du cinéma de quartier à l'époque du cinéma muet, décrite dans un article de 1930 repris dans *Georg*, où le pianiste, placé trop près de l'écran à cause du manque d'espace, n'était pas en mesure de voir les images qui y défilaient. Le résultat était une musique complètement désynchronisée par rapport aux images: des meurtres étaient perpétrés au son joyeux d'une valse et des demandes en fiançailles étaient accompagnées par une marche militaire<sup>31</sup>.

## V

Une dernière petite remarque. Sans doute, *History. The Last Things Before the Last* a une forte connotation autobiographique. Pour Kracauer, reprendre l'échange épistolaire entre Burckhardt et Nietzsche a été aussi une manière de répondre à son vieil «ami» Theodor W. Adorno<sup>32</sup> qui, en février 1964, avait prononcé à la radio un drôle de discours en son hommage<sup>33</sup>. Après avoir rappelé sa fragilité et sa vulnérabilité («Il m'apparaissait comme un écorché vif, un homme sans peau; comme si toutes les choses extérieures venaient attaquer la partie intérieure, non protégée de son être, comme si sa seule défense avait été de permettre à sa vulnérabilité de s'exprimer<sup>34</sup>.»), et avant de l'accuser de conformisme («Comme s'il avait décidé [...] de s'interdire son aptitude à souffrir, comme s'il avait pris l'engagement solennel d'être heureux<sup>35</sup>.»), Adorno l'avait décrit comme

un autodidacte dépourvu de facultés philosophiques:

Le *souçon* de Kracauer contre la théorie, contre la suffisance d'une raison qui oublie qu'elle vient elle-même de la nature ne manque pas de fondements. [...] Kracauer ne fit pas plus allégeance à la phénoménologie qu'à n'importe quelle autre position intellectuelle; c'est à Simmel qu'il fut le plus fidèle, dans une sorte d'infidélité philosophique, toujours en alerte et inquiet à l'idée de se soumettre en quelque sorte à des obligations intellectuelles, comme s'il s'agissait de dettes d'argent.<sup>36</sup>

Ces mots ont brisé une amitié de quarante-six ans. Peut-être ont-ils encouragé l'identification de Kracauer avec Burckhardt et ont-ils renforcé son projet de penser dans le monde des choses pénultièmes, les dernières choses avant les définitives.

## Notes

Ce texte s'appuie partiellement sur mon article «Le mirage de l'unité historique», dans Philippe DESPOIX, Peter SCHÖTTLER (dir.), *Siegfried Kracauer, penseur de l'histoire*, avec la collab. de Nia Perivolaropoulou, Paris, Éd. de la MSH / Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, 2006, p. 29-44.

- 1 Voir Philippe DESPOIX, «La "miniature urbaine" comme genre. Kracauer entre ethnographie urbaine et heuristique du cinéma», dans Nia PERIVOLAROPOULOU, Philippe DESPOIX (dir.), *Culture de masse et modernité. Siegfried Kracauer sociologue, critique, écrivain*, Éd. de la MSH, 2001.
- 2 Voir Stéphane FÜZESSÉRY, Philippe SIMAY (dir.), «Avant-propos», dans *Le Choc des métropoles. Simmel, Kracauer, Benjamin*, Éd. de l'Éclat, 2008, p. 7-11.
- 3 Siegfried KRACAUER, «Ornement de la masse», dans *Le Voyage et la Danse. Figures de ville et vues de films*, textes choisis et présentés par Philippe Despoix, trad. de l'allemand par Sabine Cornille, Presses universitaires de Vincennes, 1996, p. 69.
- 4 Walter BENJAMIN, «Ein Außenseiter macht sich bemerkbar» [1930], dans *Gesammelte Schriften*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1972, t. 2; en français: «Un marginal sort de l'ombre», dans *Œuvres*, trad. de l'allemand par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Gallimard (Folio. Essais), 2000, t. 2, p. 178.
- 5 Siegfried KRACAUER, *History. The Last Things Before the Last* [1969], Princeton, M. Wiener, 1995; en français: *L'Histoire. Des avant-dernières choses*, trad. de l'anglais par Claude Orsoni, Stock, 2006.
- 6 Voir, entre autres, Enzo TRAVERSO, *Siegfried Kracauer. Itinéraire d'un intellectuel nomade*, La Découverte, 1994; Jacques REVEL, «Siegfried Kracauer et le monde d'en bas», présentation de Siegfried KRACAUER, *L'Histoire...*, op. cit.; Graeme GILLOCH, *Siegfried Kracauer. Our Companion in Misfortune*, Malden (Mass.), Polity, 2015; Johannes VON MOLTKE, *The Curious Humanist. Siegfried Kracauer in America*, Oakland, University of California Press, 2016.
- 7 C'est Aby Warburg qui parle de Burckhardt et de Nietzsche comme de «très sensibles sismographes dont les bases tremblent lorsqu'ils reçoivent et transmettent les ondes». Voir Aby WARBURG, «Abschlußsitzung des Seminars über Jacob Burckhardt», texte paru en annexe à Bernd ROECK, «Aby Warburgs Seminarübungen über Jacob Burckhardt im Sommersemester 1927», *Idea. Jahrbuch der Hamburger Kunsthalle*, vol. 10, 1991, p. 86-89; en français: «Texte de clôture du séminaire sur Jacob Burckhardt», trad. Diane Meur, *Cahiers du musée national d'Art moderne*, 1999, n° 68, p. 22-23.
- 8 Voir Thierry GONTIER, «Nietzsche, Burckhardt et la "question" de la Renaissance», *Noesis*, n° 10, 2006, p. 49-71.
- 9 Karl LÖWITH, *Jacob Burckhardt. Der Mensch inmitten der Geschichte* [1936], Stuttgart, Metzler, 1984, p. 172 (notre traduction).
- 10 Jacob BURCKHARDT, *Considérations sur l'histoire du monde [Über das Studium der Geschichte]*, trad. de l'allemand par Sven Stelling-Michaud, Alcan, 1938, p. 40-41.
- 11 Friedrich NIETZSCHE, *Le Gai Savoir [Die fröhliche Wissenschaft]*, trad. de l'allemand par Pierre Klossowski, Gallimard, 1982, p. 217.
- 12 Jacob BURCKHARDT, *Briefe*, Bâle, Schwabe, 1949-1986, t. 10, p. 263. Tous les extraits de la correspondance entre Burckhardt et Nietzsche ont été traduits par nos soins.
- 13 *Ibid.*, t. 5, p. 222-223.
- 14 *Ibid.*, t. 7, p. 25. Le péribole désigne l'espace entre le temple et le mur d'enceinte.
- 15 *Ibid.*, t. 8, p. 154.
- 16 Johan HUIZINGA, *Erasmus*, Haarlem, H. D. Tjeenk Willink & Zoon, 1924; en français: *Érasme*, trad. du néerlandais par V. Bruncel, Gallimard, 1955. Voir Jean-Claude MARGOLIN, «Huizinga et les recherches érasmiennes», dans W. R. H. KOOPS, E. H. KOSSMANN, Gees VAN DER PLAT (dir.), *Johan Huizinga (1872-1972). Papers delivered to the Johan Huizinga Conference, Groningen 11-15 December 1972*, La Haye, M. Nijhoff, 1973, p. 116-132.
- 17 Johan HUIZINGA, op. cit., p. 172.

- 18 *Ibid.*, p. 193-194.
- 19 *Id.*, «De taak der cultuurgeschiedenis», dans *Cultuurhistorische verkenningen*, Haarlem, Tjeenk Willink & Zoon, 1929; en anglais: «The Task of Cultural History», dans *Men and Ideas. History, the Middle Ages, the Renaissance: Essays*, New York, Meridian Books, 1959, p. 54 (notre traduction). Les termes exacts de Taine sont: «Il n'y a d'autre moyen pour connaître à peu près les actions d'autrefois, que de voir à peu près les hommes d'autrefois.»
- 20 Siegfried KRACAUER, *L'Histoire...*, *op. cit.*, p. 140.
- 21 *Ibid.*, p. 62.
- 22 *Ibid.*, p. 64.
- 23 *Ibid.*, p. 291.
- 24 *Ibid.*, p. 63.
- 25 *Ibid.*, p. 263. Dans cette perspective, et en citant à nouveau Huizinga, il définit l'histoire des idées en tant qu'histoire des malentendus.
- 26 Voir Wilhelm DILTHEY, *Der Aufbau der geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften* [1910], dans *Gesammelte Schriften*, édit. Bernard Groethuysen, Stuttgart, Teubner/Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1927, t. VII; en français: *L'Édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, trad., présentation et notes par Sylvie Mesure, Éd. du Cerf, 1988, tome III, p. 132-133. Voir également Walter BENJAMIN, *Ursprung des deutschen Trauerspiels* [1925], Francfort/Main, Suhrkamp, 1974; en français: *Origine du drame baroque allemand*, trad. de l'allemand par Sibylle Muller, avec le concours d'André Hirt, Flammarion, 1985, p. 38-39.
- 27 Siegfried KRACAUER, *L'Histoire...*, *op. cit.*, p. 217.
- 28 Henri FOCILLON, *Vie des formes* [1934], PUF, 1981, p. 58.
- 29 George KUBLER, *The Shape of Time. Remarks on the History of Things*, New Haven, Yale University Press, 1962; en français: *Formes du temps. Remarques sur l'histoire des choses*, Champ libre, 1973, p. 56.
- 30 Siegfried KRACAUER, *L'Histoire...*, *op. cit.*, p. 216.
- 31 *Id.*, *Georg*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1977, chapitre XII.
- 32 Sur le rapport entre Kracauer et Adorno, voir Martin JAY, «Adorno and Kracauer. Notes on a Troubled Friendship», *Salmagundi*, n° 40, 1978, p. 42-66, repris dans *id.*, *Permanent Exiles. Essays on the Intellectual Migration from Germany to America*, New York, Columbia University Press, 1985, p. 217-236; Johannes VON MOLTKE, «Teddie and Friedel. Theodor W. Adorno, Siegfried Kracauer, and the Erotics of Friendship», *Criticism*, vol. 51, n° 4, 2009, p. 683-694; Christina GERHARDT, «On Natural History. Concepts of History in Adorno and Kracauer», dans Gerd GEMÜNDEN, Johannes VON MOLTKE (dir.), *Culture in the Anteroom. The Legacies of Siegfried Kracauer*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2012, p. 229-243.
- 33 Theodor W. ADORNO, «Der wunderliche Realist», *Neue deutsche Hefte*, n° 101, 1964, repris dans *Noten zur Literatur*, Francfort/Main, Suhrkamp, 1966, p. 83-108; en français: «Un étrange réaliste: Siegfried Kracauer», dans *Notes sur la littérature*, trad. de l'allemand par Sibylle Muller, Flammarion (Champs), 1984, p. 263-283.
- 34 *Ibid.*, p. 265.
- 35 *Ibid.*, p. 277.
- 36 *Ibid.*, p. 269-270.